

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



La science-fiction totale

Jacques Brossard, *L'oiseau de feu, Le grand projet*, Montréal, Leméac, 430 p., 32,50 \$.

Claude Janelle

Number 73, Spring 1994

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/38092ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Janelle, C. (1994). Review of [La science-fiction totale / Jacques Brossard, *L'oiseau de feu, Le grand projet*, Montréal, Leméac, 430 p., 32,50 \$.] *Lettres québécoises*, (73), 29–30.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 1994

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

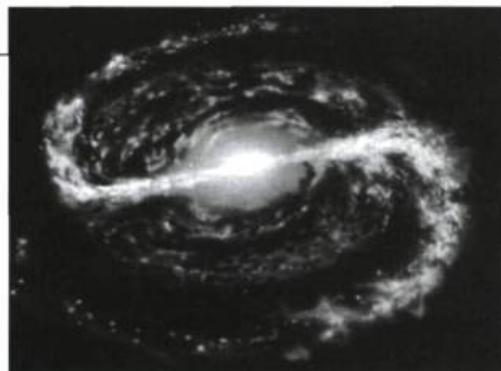
<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>



La science-fiction totale

Dans le contenu comme dans la forme, l'œuvre de Jacques Brossard tend à faire la synthèse de valeurs apparemment inconciliables.

SCIENCE-FICTION
Claude Janelle

ENTREPRISE EN 1989, LA PUBLICATION DE *L'oiseau de feu* de Jacques Brossard constitue une expérience qui n'a pas son pareil dans la science-fiction québécoise et même en littérature générale, tous genres confondus. Ce troisième tome, sous-titré *Le grand projet*, représente la partie centrale d'une pentalogie qui, avec un peu de chance, pourrait connaître son dénouement dans un an. Voilà donc une œuvre immense qui a valeur de monument avant même que le dernier tome paraisse.

Il ne s'agit pas d'opposer la quantité à la qualité — Jacques Brossard concilie les deux aspects comme ses personnages tentent de concilier l'esprit et la matière, la société et la nature —, mais il serait peut-être temps que l'on reconnaisse l'originalité et la puissance de cette œuvre. Jacques Brossard est un écrivain discret, qui vit dans une réclusion presque complète en raison de son état de santé. Pourtant, s'il est un auteur dont les écrits mériteraient d'être mieux connus du grand public, c'est bien lui.

Depuis la parution du premier tome de *L'oiseau de feu* en 1989 qui lui a valu le Grand Prix de la science-fiction et du fantastique québécois, les auteurs et les amateurs de SF ont trouvé en Jacques Brossard, rétrospectivement, le maître, le phare littéraire qu'ils recherchaient en vain dans le passé ancien ou plus récent de la SF québécoise. Rétrospectivement parce que, si l'édition de cette gigantesque fresque a débuté en 1989, la première version date de 1977-1979, soit l'époque où la science-fiction nationale a commencé à connaître un essor important au Québec.

Quitter la Centrale

À la fin du deuxième tome, Brossard laissait son héros Adakhan Demuthsen aux portes des ateliers secrets de l'équipe du Vieux, un

kilomètre sous la Centrale. Syrius lui explique en quoi consistent les deux volets du projet Phénix. Le projet «Oiseau de feu» doit permettre à un équipage de neuf personnes d'atteindre une planète relativement proche, Ashmev, à bord d'une fusée téléguidée. Quant au projet «Verso», il doit faciliter l'évacuation d'un millier de personnes (des

Centraliens et peut-être des Périphériens) en direction du côté opposé de la Terre. Mais pourquoi quitter le nid douillet de la Centrale ? Parce que les quelques Centraliens qui ne sont pas conditionnés aspirent à une société plus juste, égalitaire, dans laquelle ils pourront utiliser leur liberté pour accéder à un nouveau stade de développement personnel. Il y a aussi que MO, l'ordinateur central, a annoncé qu'un cataclysme important se produirait avant le recul de l'an 382 et que la Centrale serait peut-être lourdement endommagée.

Adakhan accepte de faire partie de l'équipage de «l'Oiseau de feu» mais, avant de quitter la Centrale, il veut essayer de renverser Lokhfer, le puissant Patron qui contrôle de plus en plus les autres équipes et les habitants de Manokhsor, ou de soulever les Périphériens pour qu'ils s'affranchissent de leurs faux dieux. Peine perdue. Comme, en outre, les recherches de l'équipe du Vieux ne permettent pas de régler tous les problèmes techniques qui compromettent la réussite du projet «Oiseau de feu», Adakhan n'a d'autre choix que de passer dans l'équipe de Lokhfer, beaucoup plus avancée en matière de physique et de nucléonique.

Utopie idéique

L'utopie est le moteur de ce troisième tome. C'est ce qui fait courir Adakhan. Mais le projet utopique du Vieux ne consiste pas qu'à édifier sur une autre planète les bases d'une nouvelle société plus libre et égalitaire. Il s'agit aussi d'amener l'homme à un autre niveau dans son



cheminement vers l'accomplissement total. Le Vieux croit que l'homme doit franchir diverses étapes pour réaliser son potentiel sans adhérer pour autant à la notion de surhomme telle qu'exprimée par le philosophe Nietzsche. Projet utopique aussi dans la mesure où la société nouvelle devra concilier la logique et l'intuition, la société et la nature, la rigueur et la créativité, l'éthique et l'esthétique. Tout un programme, en somme !

Inspiré par ce défi, Adakhan réalisera rapidement que l'univers de la Centrale nie cette aspiration fondamentale de l'être humain. En découvrant quelques-uns des secrets de la Centrale, il a découvert les limites de sa liberté. Jamais un roman n'a exposé avec autant d'intelligence les mécanismes du pouvoir. L'exercice est tout à fait fascinant. D'abord, il y a les Périphériens, les habitants de Manokhsor, qui sont conditionnés par les Centraliens. Ceux-ci sont contrôlés par quelques-uns des grands Patrons dont les décisions sont sanctionnées par MO, l'ordinateur central. Lui-même est assujéti à ceux qui l'ont programmé. Et qui sont ces programmeurs ? Les ancêtres d'AC (avant le Cataclysme de 2973) ? Cette structure emboîtée est la parfaite illustration des divers stades d'affranchissement par lesquels doit passer l'Homme pour se réaliser pleinement.

C'est que, voyez-vous, l'auteur croit en l'Homme même si cela peut paraître vieux jeu. Il y a chez Brossard une volonté bien arrêtée de revendiquer des valeurs en apparence démodées (fidélité du couple Adakhan-Selvah forcé d'entretenir des relations chastes parce qu'ils

font partie de la même équipe, fidélité contrebalancée par l'extrême liberté des mœurs sexuelles dès qu'il s'agit de partenaires d'autres équipes). Encore là, synthèse de notions contradictoires.

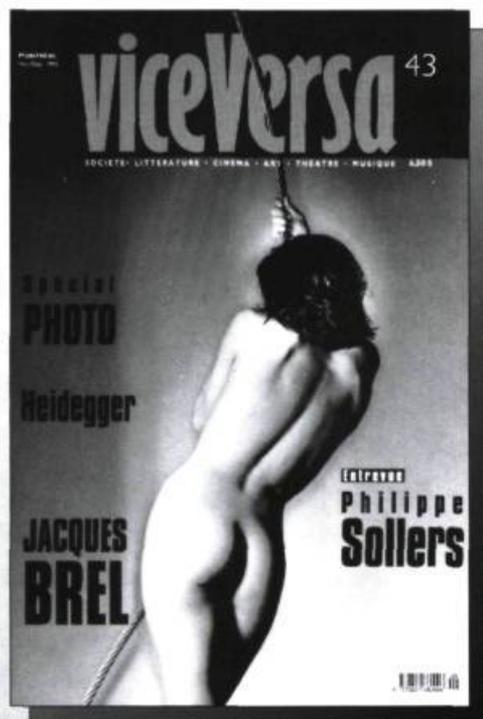
Utopie formelle

Ce même paradigme se vérifie dans la forme de l'œuvre de Brossard. En effet, la science-fiction qu'il pratique ne semble pas des plus modernes, comme en témoigne la description des travaux de construction de «l'Oiseau de feu». Non mais... une fusée ! La SF de Brossard n'est ancienne qu'en apparence. L'auteur n'est pas dupe : sa quincailleterie peut avoir l'air dépassée, ce n'est pas ce qui l'intéresse. La technologie ne représente qu'un moyen, comme le Vieux le rappelle à Adakhan. L'évolution psychique est plus importante que la révolution technologique même si celle-ci peut aider l'homme dans sa quête d'absolu. C'est pourquoi l'aspect technologique du roman, pourtant très développé, n'en constitue pas l'essentiel.

Ce qu'il y a de remarquable dans *L'oiseau de feu*, c'est la constante adéquation entre le fond et la forme. Je veux dire par là que chaque principe, chaque notion, chaque précepte qui forge le discours humaniste de cette œuvre se trouve transposé dans la forme même du roman qui intègre la fascination de la technologie et la passion de la métaphysique. Il y a dans cette fusion des contraires une sorte de verve jubilatoire qui s'exprime dans les nombreux clins d'œil de l'auteur aux amateurs de SF (un Centralien nommé THX-138 qui évoque un film-culte de George Lucas, les vieux livres d'esset de Sirius) et à travers les nombreux mots anglais et latins retranscrits phonétiquement en français : «plérômes» pour «playroom», lieu des ébats érotiques des Centraliens, «ikhethnunkh» pour «hic et nunc» ou encore «zatiz de kweshchun» pour «that is the question».

Enfin, même si les descriptions à la Balzac abondent dans le roman, cette façon d'écrire est tout à fait justifiée parce que l'auteur ne dépeint pas une réalité connue, mais un monde recréé de toutes pièces, d'une richesse incroyable. Le récit n'est jamais aussi émouvant que lorsqu'il ramène Adakhan dans Manokhsor parce que l'écriture de Brossard trouve là un terreau propice pour donner la pleine mesure de sa vigueur. L'auteur ne se contente pas de dire que ça pue; il nomme les odeurs qui polluent l'air de la ville — odeurs d'urine, de poussière, de moisissure, d'excréments — tandis que, dans la Centrale où tout est climatisé, aseptisé, purifié, l'écriture se fait plus elliptique pour décrire l'environnement.

On pourrait parler encore longtemps de la profondeur des personnages, de l'immense sympathie que l'on ressent pour Adakhan — héros dont les défauts sont aussi des qualités, ce qui le rend très humain —, du sens du mystère cultivé par Brossard, on n'aurait pas encore dit à quel point *L'oiseau de feu* constitue l'archétype de la science-fiction, une entreprise totale qui réussit magistralement à faire la synthèse des sous-genres qui se rattachent à la SF : l'utopie, l'opéra galactique, la *bard* SF, la dystopie...



PRIX

LETTRES QUÉBÉCOISES FÉLICITE LA REVUE VICE VERSA
POUR SA NOMINATION AU GRAND PRIX DU CONSEIL DES ARTS
DE LA COMMUNAUTÉ URBAINE DE MONTRÉAL (CACUM)